

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**La tendresse et l'eau salée**  
*Quand la voile faseille* de Noël Audet

André Vanasse

Number 19, Fall 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40562ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

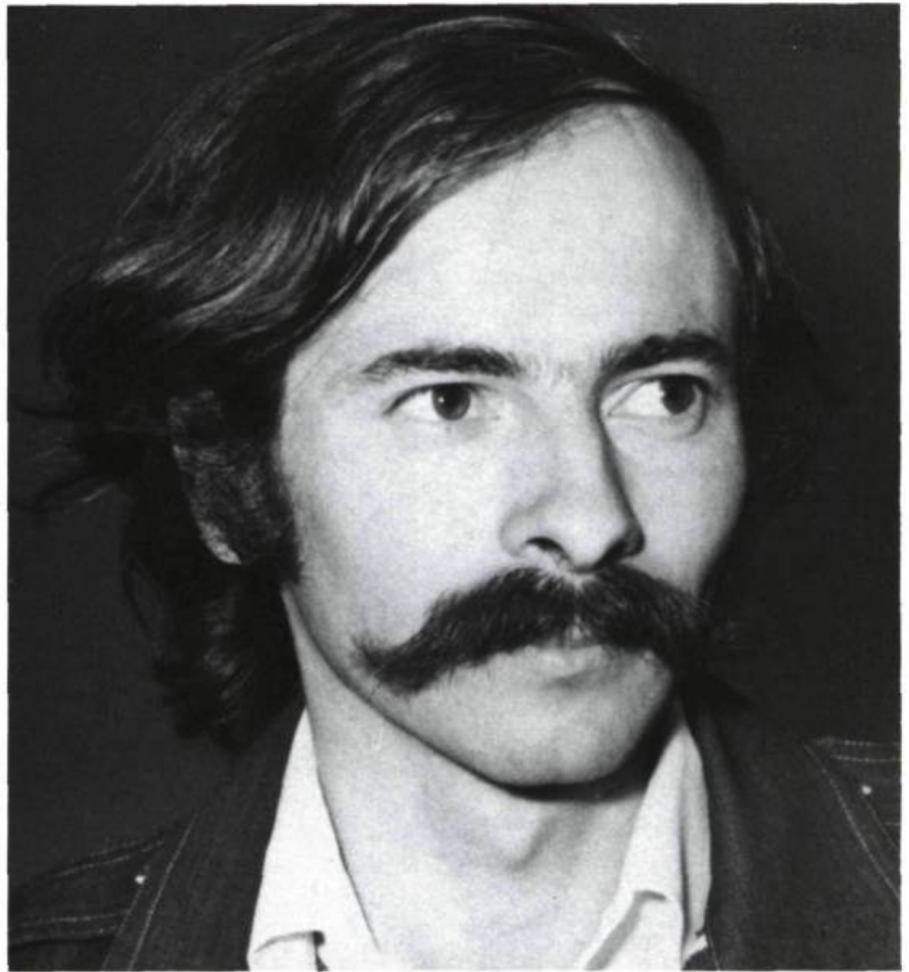
Cite this review

Vanasse, A. (1980). Review of [La tendresse et l'eau salée : *Quand la voile faseille* de Noël Audet]. *Lettres québécoises*, (19), 25–27.

aussi sans vergogne, se mettre à nu. Il s'inscrit chez l'écrivain Bessette dans une conjoncture de véritable récupération. Outre l'opération « mémoires », entreprise avec *Mes romans et moi* (paru six mois avant *Le Semestre*) est-ce une réparation de toute l'oeuvre qu'entament les rééditions de *La Commensale* (1979) et du *Cycle* (1980) ? La sortie récente de *La Garden-party de Christophine* (1980) va dans le même sens. En même temps qu'il y publie ce récit-dialogue qui donne son titre au recueil, l'auteur réunit cinq nouvelles écrites dans les années 60 et qui ont toutes eu leur importance, à leur heure, dans l'évolution du romancier : *L'Accident*, *L'Emplâtre* et *L'Extrême onction* appartiennent à une veine créatrice antérieure à *L'Incubation*, cependant que *Grossesse* marque une transition vers la « modernité » du *Cycle* et que *Romance*, ce « drôle de récit-poème » en une seule phrase, est la seule oeuvre de Gérard Bessette qui garde tel quel son titre quand Omer Marin la prend à son compte et l'explique, dans *Le Semestre* (p. 260-261).

Le moins qu'on puisse dire c'est que, si Gérard (Omer Marin) Bessette a voulu anticiper sa retraite, celle-ci semble s'amorcer dans une sorte d'euphorie très active. La liberté conquise devrait nous valoir, dans les années qui courent, une impressionnante et toujours originale production.

Réjean Robidoux



Le Roman III

## La tendresse et l'eau salée

Quand la voile faseille de Noël Audet

À quels signes reconnaît-on un grand écrivain ?

Je serais bien en peine de répondre à cette question sinon de dire que cela se sent par l'écriture et par le ton.

En lisant l'essai de Gabrielle Poulin (*Le Roman du pays 1968-1979*<sup>1</sup>) j'ai

retrouvé, même s'il ne s'agissait que d'extraits cités, le son si particulier de Victor-Lévy Beaulieu. Celui qui fait que je m'aplatiss toujours devant son talent. Victor-Lévy, à force de travail et de croyance, a créé son style, reconnaissable entre mille autres. À tout coup, il signe sa page.

Il serait difficile de dire la même chose de Noël Audet qui vient de publier *Quand la voile faseille*<sup>2</sup>. Il n'en est qu'à son premier roman (quoiqu'il ait publié deux recueils de poésie à cette date).

Il n'empêche que, dès les premières pages, j'ai ressenti cette incomparable détresse : je venais de plonger dans un texte qui risquait fort de m'égarer au large. La mer de Gaspésie est froide. C'est connu. Mieux vaut s'amarrer à la terre ferme. Pourtant . . .

*Quand la voile faseille* (i.e. quand la voile bat au vent) n'est pas, à proprement parler, un roman. L'auteur a lui-même pris soin de qualifier son texte de « récit(s) » voulant indiquer par ce terme qu'il s'agit de quatre récits (eux-mêmes divisés en parties) dont les événements se déroulent en Gaspésie. Pour être plus concret, on pourrait dire que son livre est un album où sont consignés les meilleurs moments d'une famille (en l'occurrence celle du narrateur).

L'oncle Arsène y occupe une place de choix. Pince-sans-rire, la face toujours en grimaces, il a le don de se moquer de tous et de faire rire l'assemblée. Pour lui « le rire (. . .) prend figure de liberté (p. 14) ». Le premier chapitre lui est en entier consacré. Pour donner le ton, sûrement.

Quant au deuxième, il recule dans le temps pour croquer sur le vif les images de Graziella et Laure, les deux soeurs, dont la première, malgré qu'elle louchât et, qu'en outre, ses yeux ne fussent pas de la même couleur, réussit à supplanter sa soeur et à mettre le grappin sur nul autre qu'Arsène.

Le troisième chapitre présente Ernest-N., le père du narrateur et, du même coup, toute la famille.

Quant au dernier, à tout seigneur tout honneur, il raconte quelques longues saisons dans la vie du narrateur.

De tous les récits, seul le dernier décroche véritablement de la Gaspésie pour errer depuis Montréal (via Varennes, la banlieue) jusqu'à Annecy, en passant par Paris.

À ce sujet on peut se demander si ce dernier chapitre trouve sa place dans un



récit qui, jusque-là, s'organisait fort bien autour d'un thème et d'un lieu. Dans ce dernier texte, le ton change, la poésie court-circuite la prose, la ville écrase la campagne. La Gaspésie bascule.

J'avoue que j'ai pensé, pendant la lecture des premières pages, que cette histoire était peut-être de trop. *Quand la voile faseille* totalise tout de même plus de trois cents pages. Mais dans la foulée du récit, cette émergence du narrateur sous le feu de la rampe m'a paru de plus en plus justifiée.

Depuis les tout débuts, il n'a pas cessé de faire sentir, soit officiellement soit officieusement, sa présence. Impossible d'ignorer ce personnage (car c'en est un) qui tisse une histoire à laquelle il prend une part plus qu'active non seulement en tant que « fabricant » de récits mais aussi en tant que fils d'Ernest-N. et neveu d'Arsène.

Comme il le dit lui-même : « (. . .) j'ai trop parlé des autres, ils ne me pardonneraient plus de me taire. Il me faut y aller de ma mise (. . .) » (p. 225). Et de fait Normand, le narrateur, de par la sincérité de sa confession, permet au texte d'acquérir une densité qu'il n'aurait probablement pas possédée autrement.

De toute façon, s'il y a une sorte d'éclatement du texte, il n'y a pas pour autant rupture de ton. Normand défile l'histoire de sa vie en s'accrochant au cordage de son passé. Malgré le déca-

lage des lieux et du temps par rapport aux récits précédents, il réalise une étonnante osmose. Le récit s'écrit avec l'accent pointu de la Gaspésie.

En somme la mélodie reste la même malgré le rythme nouveau.

Mais de quoi s'agit-il au juste ? Je répondrai bêtement d'histoires d'amour et de mort comme dans tous les romans. À ce titre Noël Audet n'affirme aucune prétention. Loin de lui l'idée d'écrire un Nouveau Roman qui ferait tomber sur le cul le Club des Grands Avertis. *Quand la voile faseille* prend plutôt le ton d'une histoire contée. Il imite la façon de nos conteurs qui connurent, avant l'avènement de la télévision, un succès considérable (il me souvient d'avoir connu le privilège d'écouter l'un d'eux à Cap Chat, en 1956).

Noël Audet se reconnaît fils (ou neveu) de conteur. Il lui plaît de reprendre la parole d'Arsène et de la transmuier en écriture. Il puise à même les trésors de la parlure des gens de la Gaspésie pour doser un coquetel de son crû. Cela donne un heureux mélange où les catins de Bonaventure (venues de Montréal bien entendu) voisinent dans le texte avec *Le Soulier de satin* (p. 72). Je veux dire par là que le narrateur (et forcément l'auteur) n'échappe pas à sa culture. Le texte est truffé de références à des questions contemporaines (sur la théorie littéraire, le marxisme, le féminisme, bref sur les idées à la mode) qui, grâce au doigté de l'écrivain, glissent comme dans du beurre. C'est en ce sens que je parlais de la présence constante du narrateur. Il pose à tout propos son regard narquois non seulement sur la fabrication du texte mais sur les êtres et les choses. Il imite à ce point les facéties de son oncle Arsène qu'il en vient à se confondre avec lui.

Il bénéficie en plus, c'est là un sérieux avantage sur Arsène, d'une distance qui lui permet d'avoir une vue d'ensemble sur tout le décor. Ce privilège aurait pu le faire glisser sur la voie de la satire. Il a préféré, et je crois que son choix s'est révélé extrêmement heureux, se faire caméléon. Le narrateur se reconnaît Gaspésien avant d'être celui qui sait ce que les autres ne savent pas. Il confesse, non sans une certaine ironie, son appartenance à cette société

fermée de l'époque de la grande noirceur. En ce temps-là les règles du jeu étaient plus strictes, la poigne ecclésiastique autrement plus forte qu'elle ne l'est de nos jours. Il fallait coûte que coûte, reconnaître les forces en place, respecter la hiérarchie locale sans quoi on risquait d'être écorché vif. La révolte était toujours possible mais elle ne pouvait en aucun cas s'exprimer au grand jour.

Arsène appartient à la classe des contestataires. Il se rebiffe contre toute autorité mais il ne peut faire autrement que de composer avec elle. Il en sera même réduit à se faire bedeau ! Alors il déclarera une guerre sans fin à son pire ennemi, le curé Paradis.

Révolutionnaire à sa façon, Arsène pratiquera la guérilla des presbytères. Aucune attaque ouverte. Plutôt l'arme des sous-entendus qui foudroient avec la même efficacité que les traîtresses flèches empoisonnées. Une phrase, un mot, un geste, l'esquisse d'un sourire. Le mal est fait. Irrémédiablement. Sans qu'il y paraisse.

Bien sûr il n'y en a pas que pour Arsène dans ce livre. Mais j'ai beau m'y essayer, je ne parviens pas à le résumer. Trop d'événements. *Quand la voile faseille* me fait penser à ces soirées où l'on ressasse le passé. Tout à coup l'un des assistants lance : « Tu te souviens de la fois où . . . ? ». La machine est lancée. Comment à la fin en rendre compte sinon de dire qu'on s'est bien amusé. On éprouve le même sentiment en tournant la dernière page de *Quand la voile faseille*. À cette particularité près qu'ici les héros y mangent aussi leur claque. Personne n'est à l'abri des coups bas, pas même Arsène qui bave plus souvent qu'à son tour. Chacun, dans ce monde sans pitié, essaie de sauver sa peau. Il faut défendre son dû avec la férocité des rapaces. « Dans cet univers de traqueurs et d'agressivité systématique, dit l'auteur, chacun avait refoulé sa sensibilité au plus profond de peur qu'un oeil malin ne mesurât le défaut de la cuirasse, eh oui ! se montrer sensible équivalait bel et bien à signer son arrêt de mort. (p. 16) ».

Pourtant circule un vent de tendresse qui étonne et embaume tout le récit. Sans doute l'auteur se laisse-t-il impressionner par la parade. Pourtant il sait au fond de lui-même que derrière la

façade se cache un coeur qui s'émeut. Peu importe que tous s'efforcent de ne point faire connaître leur sentiment au grand jour. Ils se dévoilent suffisamment pour que le lecteur les découvre et se prenne d'affection pour chacun d'eux, particulièrement les plus démunis. Noël Audet pratique la stratégie de la pudeur, d'une redoutable efficacité : « (. . .) dans l'écriture, quand ça fait l'amour entre les lignes et même entre les mots, je me sens dispensé d'y insister par de longues descriptions sensorielles. (p. 237) ».

Et de fait l'auteur n'insiste pas. Il suggère. Acculé à dire, il ironise. Avec le résultat qu'au lieu d'évacuer l'émotion, il l'amorce comme une bombe. À vous de mettre le feu à la mèche . . .

Ceux-là qui s'y risqueront, sortiront ébranlés (c'est le cas de le dire) après la lecture de ce livre. Comme quand ils étaient jeunes après le visionnement des films de cowboys, diffusés dans la salle paroissiale. Il leur viendra peut-être à l'idée de jouer les fanfarons. De se croire le treizième d'une famille gaspésienne. Pour tout dire, de jalouser un écrivain qui les aura possédés du début à la fin.

Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Noël Audet écrit d'un mouvement à ce point efficace qu'on croit plutôt l'entendre depuis Bonaventure. De son dire se dégage le parfum d'une sagesse populaire qui vaut mille philosophies. Elle me paraît si vraie, si mêlée au sel et au vent que l'autre, celle des livres et des ratiocinations, a le goût fade des repas surgelés.

Que dire sinon que j'ai été embarqué dans cette galère qui prend rarement le large.

Voilà, me suis-je dit, un écrivain qui promet.

J'attends la suite.

Quant à vous, rien ne vous empêche de récupérer le temps perdu.

Très bientôt nous pourrions attendre tous ensemble.

André VANASSE

1. Gabrielle Poulin, *Romans du pays 1968-1979*, Montréal, Ed. Bellarmin, 1980, 454 pages, prix : 14,95\$
2. Noël Audet, *Quand la voile faseille*, Montréal, L'arbre HMH, 1980, 312 pages, prix : 11,95\$

## L'Atelier de Production Littéraire de la Mauricie

après 10 numéros, 75 participants : clude beausoleil, gaétan brulotte, john cage, mario campo, louis caron, gilles cyr, jean-paul daoust, daniel dargis, jean-marc desgent, jocelyne felx, jane fonda, lucien francoeur, pierre garnier, guy genest, michelle guérin, louis jacob, gatién lapointe, jean-françois lyotard, alphonse piché, jean provencher, jacques renaud, andré roy, janou saint-denis, denuis saint-yves, yolande villemare et plusieurs autres . . .

déjà parus :

1. DES SOIRS D'ENNUI ET DU TEMPS PLATTE  
bernard pozier / yves boisvert
2. MURAILLES DE CRAIES  
collectif
3. ODEURS DE RUINES  
collectif
4. JE / NOUS  
collectif
5. ÉCHANCRURES  
collectif
6. AUT'BORD, À TRAVERS !  
bernard pozier
7. LA VISITEUSE / LE DRAGON BLESSÉ  
donald alarie / clude blouin
8. DU SILENCE  
collectif
9. OEDIPE P.Q.  
paul beaubien
10. GRAPHIGNES  
collectif

abonnement : 4 numéros / \$ 10  
a.p.l.m.  
3095 de francheville  
trois-rivières qué.  
g8z 1z4